SE VOIR À BERLIN
ALESSANDRA RUSSO

Historienne de l'art, Alessandra Russo (née à Forlì, en 1972) est professeur dans le Department of Latin American and Iberian Cultures de la Columbia University, à New York. Elle a été chercheur invitée à l'Instituto de Investigaciones Estéticas de Mexico, à l'INHA et l'EHESS de Paris ainsi que Fellow de la Getty Foundation. Elle est l'auteur de *El realismo circular: Tierras, espacios y paisajes de la cartografía novohispana* (México, 2005) ; *L'image intraduisible : Une histoire métisse des arts en Nouvelle-Espagne, 1500–1600* (Dijon, 2013) ; à paraître en anglais, *The Untranslatable Image. A Mestizo History of the Arts in New Spain* (Austin, 2014) et coéditrice de *Images Take Flight : Feather Art in Mexico and Europe, 1400–1700* (Munich, 2014). Elle a participé au commissariat des expositions « Planète Métisse » et « El vuelo de las imágenes ». Le livre sur lequel elle travaille actuellement s'intitule *A New Antiquity : Theory of the Arts and Iberian Expansion, 1400–1600*. – Adresse: Department of Latin American and Iberian Cultures, Columbia University, 612 W. 116th Street, New York, NY 10027-0079, USA. E-mail: ar2701@columbia.edu

J'ai tardé à écrire ces pages. Le rapport de fin d'année nous est demandé avant de repartir et je ne le remets qu'aujourd'hui, fin novembre. Pas un bon exemple. Cependant, cette distance temporelle, physique et géographique me permet de conjurer quelques *topoi* que j'ai trouvés parfois un peu « canoniques » (même si tout à fait sincères) en lisant les rapports des années précédentes : l'angoisse du départ imminent, la notion du paradis bientôt perdu, la sensation que rien ne sera plus jamais pareil une fois quitté Grunewald.

Moi, je parlerai plutôt, à presque six mois de distance, de *ce qui reste* et de comment l'expérience du Wissenschaftskolleg s'est maintenant transformée en point de repère essentiel et potentiellement éternel de mon parcours intellectuel et humain.

À commencer par le lieu. Je revois clairement les derniers moments ; Monika et Bruce m'accompagnant à l'aéroport de Tegel ce matin de fin juin ; Kendall m'aidant à descendre les valises et nous disant au revoir sur le trottoir de la Koenigsallee ; Patrice, mon mari, parti dix jours plus tôt, trouvant comme par magie à l'aube de son départ un trèfle à cinq feuilles devant la porte d'entrée de « notre » maison ; je me revois laisser à Vera et à Funda les orchidées qui avaient fleuri et refleuri dans notre magnifique salon, et écrire une note à Heike pour la remercier d'avoir pris soin de la maison pendant notre séjour ; je me rappelle mettre dans une enveloppe les clés de nos deux vélos pour que de futurs fellows puissent en profiter ; je revois aussi le dernier dîner chez Franco et Teri – délicieux comme toujours – et couronné par le *gelato* de Giovanni. Enfin, je me rappelle être dans l'avion en direction de New York et prendre depuis les nuages des photos du parc de Grunewald qu'on avait traversé à pied et à vélo, pendant quatre saisons …

Je sais que ces derniers moments physiques ont scellé un espace-temps comme les étapes d'un rite de passage. Pourtant, une étrange sensation m'accompagne depuis ce jour du grand départ car le Wiko aujourd'hui n'est pas seulement une année, une institution, un groupe de personnes, un quartier, mais un espace qui m'habite intérieurement et de façon tellement profonde que j'ai souvent la sensation de pouvoir y retourner : de monter les escaliers pour rentrer « chez nous », en sentant au troisième étage les parfums émanant des plats épicés cuisinés par notre voisine Sonia ; de revoir, de la fenêtre de la salle, le jardin couvert de neige, traversé des pas de la petite Nadja quand elle va et revient de l'école accompagnée par sa maman Olesia ; d'apercevoir, de l'autre fenêtre, l'énorme amaryllis de Delphine, Teri à sa table, ou Ben travailler jusqu'à tard. D'admirer, du bureau de Patrice, le lac et les arbres rebourgeonner après un long hiver, ou d'entendre de notre chambre les oiseaux chanter à trois heures du matin au mois de juin et de voir le jour se lever.

Ni rêve ni illusion, ni leurre ni souvenir. C'est un « chez nous » qui m'habitera toujours, une sensation d'avoir acquis un nouveau lieu, personnel, émotionnel où affection et pensée ont tissé un espace potentiellement éternel.

Je l'ai dit à plusieurs reprises avant de quitter le Wiko : ce qui est important, c'est que ce lieu existe. À l'encontre de la tendance aujourd'hui rampante dans le monde académique du « tout indexable », le Wiko offre un autre espace qui ne peut pas se

mesurer immédiatement. Il n'est donc pas évident de dire exactement ce qu'on a accompli. Encore que.

Personnellement, je suis arrivée au Wiko avec un projet de livre auquel je suis restée fidèle pendant toute l'année. Il s'intitule *A New Antiquity* et traite de l'invention d'une nouvelle théorie artistique entre la fin du XVème et le début du XVIIème siècle et plus précisément dans le contexte de l'expansion ibérique. Au contact d'objets, de monuments, d'images, de techniques et de pratiques inattendues – celles rencontrées aux Amériques, en Asie, en Afrique – des auteurs aussi variés que des missionnaires, des conquistadors, des naturalistes, des collectionneurs, des voyageurs, des artistes, des historiens ou des inquisiteurs, mettent par écrit des descriptions et des analyses nouvelles concernant l'activité artistique. Non sans contradiction et même dilemme. D'une part, bien évidemment, il y a le projet d'expansion ibérique (de domination, de colonisation, de christianisation, de commerce) que ces auteurs se trouvent quelque part à représenter ; de l'autre, quelque chose semble échapper à une banale « conquête » ou mise à plat des canons esthétiques locaux, ou à la projection hégémonique des critères classiques, renaissants ou contre-réformistes sur des réalités nouvelles. Des catégories se réinventent (notamment, celle d'antiquité, d'où le titre du livre), d'autres se créent et souvent en dialogue avec la théorie artistique écrite en Europe. Comment, par exemple, la notion de peinture se redéfinit en Nouvelle-Espagne, en Chine ou au Japon sous la plume de ces auteurs ? Une catégorie telle que celle d'« idole » ou celle de « fétiche » peut-elle nommer la dimension proprement esthétique, certes hétérodoxe mais aussi intrigante, des objets ? Hernán Cortés, le conquistador qui mettra la ville de Mexico-Tenochtitlan à feu et à sang, écrit quelque peu avant l'attaque finale : « Il y a de nombreux temples et maisons pour leurs idoles. Les édifices sont somptueux ». Comment résoudre une apparente contradiction de termes ? Outre le fait que cette archive est exceptionnelle pour étudier la première modernité en tout autres termes que ceux de « centre » et « périphérie » ou même de « colonial », ce qui me passionne en particulier c'est de comprendre comment dans ces textes l'activité artistique en vient à être reconnue comme l'une des caractéristiques, sinon LA caractéristique par excellence pour définir l'humanité dans son universalité. Et comment, à son tour, l'activité artistique en vient à être reconceptualisée en tant qu'art libéral, activité de la raison et de l'intellect et non plus comme art servile et mécanique. Il y a là quelque chose qui concerne un passage fondamental de l'histoire de l'art tout court, et non seulement l'art « extra-européen ». Ce livre essaye donc de retrouver un espace de pensée que les découpes disciplinaires et la prépondérance des cadres nationaux ou

continentaux ont fragmenté. Il s'efforce aussi de réintroduire ce panorama au sein de l'histoire européenne.

Concernant ce projet d'écriture, il y a eu pour moi cinq moments révélateurs au Wiko. Révélateurs dans le sens qu'ils ont « révélé » quelque chose de singulier du projet lui-même. Donc, pour moi, pas vraiment de changement de cap (un autre *topos* souvent récurrent dans les rapports de fin d'année, quand le fellow avoue avoir complètement ou partiellement abandonné son projet initial pour écrire un autre livre ou être tombé dans une crise intellectuelle profonde), mais plutôt une prise de conscience des dimensions insoupçonnées de ce projet.

Le premier moment révélateur a eu lieu au début décembre. En quelques jours, dans un grand élan d'inspiration, j'ai créé l'architecture du livre, sa « mappe ». C'est comme si le travail d'archive de plusieurs années (j'étais arrivée au Wiko avec une bonne quantité de matériaux) avait pris sa forme idéale, soudainement. Presque de l'ordre de la vision. Or, cette vision était sans doute déjà nourrie par deux mois d'échanges, de temps libre, de réflexions ; par l'effort incessant et si bénéfique de devoir raconter ce qui m'intéressait, et pourquoi, à des collègues provenant des disciplines les plus distantes (l'économie, le droit, la biologie ou la physique, pour n'en citer que quelques-unes) et sincèrement intéressés à échanger. Et, bien évidemment, à entendre sur quoi eux-mêmes travaillaient. Donc, début décembre, il y a une table des matières pour *A New Antiquity* et je commence à écrire. Quelques semaines plus tard, deuxième moment crucial, je discute de cette mappe de travail avec Gastón Burucúa. Nous commençons à échanger sur plusieurs thématiques et une partie du livre en particulier prend forme. Troisième moment, la préparation du colloquium où, au mois de mai, je présente un chapitre. Ici, ce qui fut révélateur fut moins l'écriture de mon texte que le dialogue que je pus préalablement établir avec Ussama Makdisi. J'avais écouté sa conférence à l'automne. Elle restera pour moi l'une des expériences intellectuelles les plus précieuses de toute l'année au Wiko. En avril, je pris mon courage en main et je lui demandai s'il accepterait de me présenter. Sa réponse immédiate fut non seulement affirmative, mais il commença à lire plusieurs de mes textes, à les commenter, à me poser des questions fondamentales (et difficiles) qui m'aidèrent à préciser la contribution théorique du projet de livre et, plus largement, de mon parcours jusque-là. Après ma conférence, les remarques et les critiques des collègues ainsi que les dialogues qui en découlèrent avec Kelly Askew, Martin Mulsow, Luca Giuliani, Franco Moretti, David Freedberg, Avi Lifschitz, Suresh Sharma, Andrii Portnov, Tony Reid, Michael Squire et Yang Lian et m'encouragèrent à envisager de nouvelles questions.

Le quatrième moment révélateur de l'année se produisit quelques jours avant mon départ : un rendez-vous éclair avec Carlo Ginzburg qui, en moins d'une demi-heure, me donna son point de vue sur le livre que je suis en train d'écrire. Concrètement, il me suggéra de faire jouer un rôle plus actif aux objets, de mettre les textes davantage en dialogue avec les artefacts qu'ils décrivent afin de ne jamais réduire ces derniers à des illustrations des documents écrits.

L'autre grande révélation de l'année a été pour moi le travail fait avec Katharina Teutsch, journaliste de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* que j'ai connue grâce à la généreuse proposition de la Katharina Wiedemann de m'offrir un « portrait » dans la revue du Wissenschaftskolleg, *Köpfe und Ideen*. L'échange a été extrêmement stimulant car en me racontant et en réfléchissant à ses bonnes questions, j'ai eu la possibilité de faire un point sur mon parcours, de le voir à distance et d'envisager, encore une fois, en quoi mon projet intellectuel aurait un potentiel en dehors de ce que je croyais déjà savoir. Peut-être y a-t-il là quelque chose de paradigmatique de toute l'expérience au Wiko, qui est moins de l'ordre du « savoir » que de celui de « se voir », de prendre une conscience différente de soi-même.

Ce qui reste, encore :

~ L'expérience musicale et le plaisir non seulement d'écouter mais de comprendre, au moins un peu plus qu'avant, la musique. Les soirées inoubliables du Quatuor Diotima (avec les cordes de Zhao, Guillaume, Pierre et Franck) ; le *Grido* de Helmut Lachenmann ; le concert de Mark Andre et l'interprétation de la pianiste Yukiko Sugawara-Lachenmann ; les échanges avec Mauricio Sotelo, Gemma Romero et Mauri Sotelo ; avec Walter Zimmermann ; avec Reinhart Meyer-Kalkus ; deux soirées à la Philharmonie de Berlin (dirigée par Ivan Fischer et par Christian Thielemann); l'opéra *Matsukaze* de Toshio Hosokawa au Staatsoper avec une mise en scène époustouflante, notamment grâce à la chorégraphie de Sasha Waltz.
~ Les musées et les galeries d'art de Berlin que j'ai arpentés, de long en large, avec Patrice. Du Deutsche Guggenheim Museum de Berlin avec un accrochage somptueux de l'œuvre de Gabriel Orozco, au Kunst-Werke de Auguststraße, avec une magnifique exposition de Wael Shawky à l'automne et une autre de Kader Attia, au printemps ; du regard de la Nefertiti du Neues Museum à l'œuvre graphique de Nanne Meyer lors d'une visite inoubliable à la Berlinische Galerie. Des chefs-d'œuvre du Pergamon-

museum à ceux de la Gemäldegalerie où j'ai passé l'après-midi de mon quarantième anniversaire ; du Jagdschloss avec ses incroyables Cranach cachés en plein bois de Grunewald à une rencontre inespérée avec l'œuvre de Helmut Newton au Musée de la photographie ; de Sonny Sanjay Vadgama à la Galerie Kornfeld à l'inauguration de l'exposition de Kendall Baker ; des portraits du Fayoum au Altes Museum aux vidéos de Helio Oiticica à la Hamburger Bahnhof ; du Martin-Gropius-Bau et sa mise en scène de l'œuvre de Anish Kapoor aux collections de l'Ethnologisches Museum où j'ai eu la chance de visiter, à plusieurs reprises, les réserves grâce à l'amabilité de la direction de cette institution et de ses conservateurs ; en juin, j'ai eu de fait le plaisir de retourner voir les mosaïques en plumes avec Luca Giuliani, Maria Luisa Catoni et Carlo Ginzburg. Je garde un magnifique souvenir de ce beau moment ensemble devant la brillance mouvante des images.

~ Notre découverte de la langue allemande, guidés par la compétence, la gentillesse et la patience de Ursula Kohler. Chaque lundi matin, avec nos compagnons de cours, on arrivait à exprimer quelque chose de plus et on a même écrit les premières scènes d'une pièce de théâtre dans laquelle je pu m'imaginer personnifier rien de moins que Pina Bausch.

~ Les promenades dans la nature, à commencer par le petit lac à côté de la Villa Walther jusqu'à Grunewald, dans un parc sans frontières apparentes, même si sans jamais voir ces fameux sangliers. Mais nous avons vu les couleurs d'automne, la beauté des lacs et de ses canards, la neige se couvrir de traces de chevreuils et l'explosion du printemps jusqu'à la canicule d'un jour d'été. Avant ou après ces promenades, nous avons gouté les délices du quartier (en apprenant très vite à commander en allemand un « Apfelstrudel » au Wiener Conditorei, mais aussi en mangeant des délicieux mets au petit resto de la Gare ou en passant par le Rewe pour rentrer à la maison en équilibristes sur nos vélos pleins de sacs d'épicerie).

~ Les amis, les soirées, les fêtes, les dîners. Les cris d'un côté à l'autre de la cour, en italien, avec Franco. Les belles familles et la sensation de voir les « enfants du Wiko » grandir et changer au cours des mois. Parler en allemand avec la petite Nadja (la seule qui me comprenait). La salade de *palta* (d'avocat) d'Aurora, le *gazpacho* de Cristina, le poulet *adobo* de Kelly, le poulet au fenouil et oranges de Sonia, l'original chassé et cuisiné par Monika, les tartes de Delphine et la machine à crème chantilly de Hugo, le ragoût au café de Franco, la soupe aux artichauts d'Ozlem, le banquet plein de nouvelles saveurs cuisiné par Elora et Ussama, ou par Olesia et Andrii. Kai qui construit des

mondes à l'ordinateur. Kendall qui photographie l'hiver. Atac qui revient de courir. Helen qui part en vélo. Shakti et Elizabeth qui vont nager dans le lac. Dominique qui marche avec son beau manteau. Lily qui se roule une cigarette. Teri qui nous filme tous. Le chapeau de Jim. Les lunettes fumées de Marianne. Les couleurs de Kamal. La collection de bretelles de Daniel (personnellement j'aimais celles avec les chats). Les bracelets de Froma.

Reste, enfin, un sentiment profond de gratitude. Je tiens à remercier toute l'équipe du Wissenschaftskolleg dont l'amabilité, la sympathie et l'intelligence ont rendu notre année si agréable. D'abord Katharina Biegger, qui a transformé le projet de joindre le Wiko, encouragé par Alexander Nagel, en réalité. Andrea Bergmann et Corina Pertschi ont organisé impeccablement notre séjour et l'ont accompagné au fil des mois ; Vera Schulze-Seeger nous a accueilli ce matin de septembre avec une énergie inoubliable, qui continua à se dégager à chaque fois que nous rentrions dans la *Haupthaus* ; Daniela Wendlandt nous a préparé un magnifique appartement et nous a permis d'héberger simultanément nos mères dans deux chambres de rêve au premier étage de la bibliothèque. Katharina Wiedemann a été présente dans le quotidien, avec son élégance et son esprit, avec son amitié. Un souvenir particulier va au soutien offert par le personnel de la bibliothèque coordonné par Sonja Grund et par celui des services informatiques qui m'ont notamment aidée à répondre aux maintes questions liées à la production de mon livre, simultanément sous presse en France et aux États-Unis. Petria Saleh nous a tenu au courant de toutes les belles activités en cours. Sophia Pick a été indispensable dans la préparation du colloquium et Angelika Leuchter dans l'édition des brochures, dont la présente. Lena Mauer, Katarzyna Maria Speder et le personnel de la cuisine ont fait des déjeuners et des dîners un moment de découverte et de plaisir. Je garde précieusement plusieurs recettes de Yves Le Rhun, comme la « soupe de choucroute » ou le « risotto alla bietola rossa ».

Et un grand merci à la direction du Wiko, à Luca Giuliani et à Thorsten Wilhelmy, pour l'appui ininterrompu offert à moi et à Patrice Giasson, qui a pu écrire et publier pendant sa résidence le catalogue d'une exposition, *Pre-Columbian Remix*, et profiter pleinement, lui aussi, de ce séjour berlinois. L'année 2012/2013 est maintenant un point fondamental de notre parcours commun et nous rappelle aux deux combien la vie peut être généreuse. *Herzlichen Dank* !